

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 11 (1878)

Artikel: La source des idées chrétiennes
Autor: Martin, Ernest
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379236>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA SOURCE DES IDÉES CHRÉTIENNES

Avant d'entreprendre notre travail spécial¹, permettez-moi de m'élever plus haut pour me demander quel en est le but et quel en doit être le résultat.

Nous voulons nous occuper d'une dogmatique ; ce n'est pas pure curiosité d'esprit, quelque curieux que nous puissions être par nature, nous travaillons ici en vue d'une vocation, nous ne pouvons pas l'oublier, nous nous y préparons et nous savons très bien que si nous voulons satisfaire aux exigences de cette vocation, il faut que nous ayons notre dogmatique, non-seulement pour l'examen, mais pour la prédication, pour l'enseignement, pour la cure d'âmes, pour la vie tout entière. La dogmatique, si pénétrée par l'esprit scientifique, ou si rudimentaire qu'elle puisse être, sera toujours une certaine conception du christianisme ou un certain système d'*idées chrétiennes* : je veux donc vous entretenir aujourd'hui de la *source* et de la *formation* de nos idées chrétiennes. C'est la question préalable qu'on peut toujours nous adresser et que nous devons nous poser nous-mêmes.

I

Voici, si je ne me trompe, quel est l'état d'esprit d'un étudiant en théologie. Il y a chez lui d'une part le désir de se former des idées nettes et solidement établies sur la nature du christianisme, sur l'œuvre de Dieu en Jésus-Christ, la volonté

¹ Cette étude est la leçon d'introduction d'un cours sur l'*Institution chrétienne*, de Calvin.

de se placer dans les conditions les plus favorables à cette formation et de mettre en activité les facteurs nécessaires.

D'autre part il y a le sentiment de la grande difficulté de cette tâche : acquérir des opinions dignes et susceptibles d'être défendues. Comment en effet produire ou faire sien tout l'ensemble d'idées indispensables dans la vocation qui sera la vôtre ? Où les prendrez-vous ? Sera-ce dans les systèmes déjà connus, déjà existants ? Sera-ce dans vos propres réflexions ? Quel que soit votre procédé pour vous assurer ce dont vous avez besoin, c'est toujours de la possession d'un ensemble d'idées que vous devez vous préoccuper. Il semble presque aussi difficile de se l'approprier que de le créer ; je comprends qu'on soit effrayé et qu'on se dise : « Comment faire ? Il faut me résigner ou bien à admettre provisoirement un système dont je ne peux pas sonder les bases, ou bien à marcher à l'aventure. »

Je ne crois pas me tromper beaucoup en estimant que ces pensées sont, dans une certaine mesure, les vôtres. Permettez-moi maintenant d'ajouter qu'un examen un peu attentif de la position sera propre à calmer des inquiétudes parfaitement naturelles et à vous donner un principe d'orientation.

Ce système que vous devez posséder, vous ne pouvez pas songer sérieusement à le créer : les créateurs ne sont pas nombreux et ils ne créent pas absolument. Nous sommes faits de telle manière que nous tirons notre substance du dehors : nous avons été formés et nous continuons à l'être : nous sommes les produits d'un *milieu*. On peut vouloir en sortir, mais ce sera toujours pour entrer dans un autre et peut-être par suite de l'influence que cet autre milieu étend déjà sur nous. La tâche de l'individu n'est pas non plus de choisir son milieu, car quand nous avons la pensée de faire ce choix, nous avons déjà subi une influence considérable qui nous a formés. N'avons-nous donc qu'à recevoir passivement ce que notre milieu nous impose ? Il y a plusieurs milieux capables de nous former ou de nous modifier, et ils ne se valent pas ; on peut vouloir se soustraire à une influence longtemps subie, mais devenue suspecte ; il faut bien alors en chercher ou en accepter une autre.

Le cas se présente, mais ce n'est pas le vôtre ; vous ne prati-

quez pas le doute universel ; en vous asseyant sur ces bancs, vous aviez une *intention* accusée, et cette intention vous place dans une position tout à fait différente de celle dont il vient d'être question. Vous voulez, avant qu'il soit longtemps, exercer vous-mêmes une *influence* déterminée ; or l'idée de cette influence et la capacité de l'exercer ne sont pas dépendantes des études que vous poursuivez en ce moment, elles leur sont antérieures : vous faites des études théologiques pour vous rendre plus propres à exercer cette influence, mais la preuve que vous aviez l'ambition de l'exercer avant de commencer vos études, c'est que vous les avez entreprises dans une intention qui vous était très claire. Cette influence c'est l'*influence chrétienne*. Quelque expression que vous employiez pour désigner le but auquel vous consacrez votre vie, prédication de l'Évangile, saint ministère, pastorat, vous aspirez à commencer une activité définie, et cette activité vous rattache directement à *la personne de Jésus-Christ*. Le milieu dans lequel vous êtes est donc celui dans lequel vous voulez rester : il ne s'agit pas de chercher la porte à laquelle vous frapperez, vous êtes déjà entrés ; il s'agit de recevoir, dans la mesure la plus large, l'influence salutaire déjà trouvée, celle du Christ, pour pouvoir ensuite l'exercer ou la transmettre vous-mêmes.

Vous avez un *maître*. Reconnaissez-le sans honte ; vous ne sauriez répudier tout maître, vous ne pourriez en rencontrer un qui lui fût supérieur et vous portez déjà son nom. Vous étiez en quête d'un système, d'un corps d'enseignements, et vous trouvez un maître, ou pour parler plus exactement vous avez un maître depuis longtemps. Reconnaissez que votre situation est bien moins embarrassante qu'il ne semblait tout à l'heure : votre travail, loin de devenir superflu, va s'accroître et se préciser en prenant une direction clairement marquée. Les tâtonnements des débuts vous sont épargnés, l'œuvre est déjà commencée : toute votre vie depuis votre enfance, toute votre éducation chrétienne vous ont mis sur la voie. Sondez vos souvenirs, descendez dans votre conscience, c'est là que vous trouverez l'influence du Christ s'étendant sur vous, c'est là que vous rencontrerez le Christ lui-même agissant en vous. La parole de Pierre demeure pour

servir de miroir à tout disciple de Christ qui veut se connaître : *Seigneur, à qui irions-nous ?* C'est la reconnaissance de cette vérité universelle qu'il nous faut tous aller à quelqu'un, en d'autres termes recevoir une direction, avoir un ou plusieurs maîtres. Pourquoi celui-là ? *Tu as les paroles de la vie éternelle !* Voilà la réponse ; nous sommes les disciples de Jésus-Christ parce qu'il nous donne la vie éternelle. Vous voulez transmettre cette vie éternelle et vous ne la trouvez qu'en Jésus-Christ, c'est donc de lui que vous voulez recevoir l'influence qui sera la vôtre.

L'inquiétude que vous éprouviez en commençant n'est-elle pas singulièrement diminuée ? Vous n'avez pas à acquérir tout ce qui vous est nécessaire ; pour une partie il suffira d'en prendre possession ou seulement d'apprendre que vous la possédez déjà, et cette partie est, à mon avis, l'essentiel, c'est l'expérience de l'œuvre de Christ en vous-mêmes, c'est la vie cachée avec Christ en Dieu.

II

On m'arrête ici en me disant : Ce maître de qui vous vous réclamez est un personnage *historique* et ancien ; c'est par des documents historiques et surtout fort anciens que sa vie nous est racontée. Qui nous garantit la crédibilité de ces documents ? Ce maître auquel nous nous rattachons ne serait-il pas un fantôme ? Et sans aller aussi loin, avant de parler de l'influence du Christ, ne faut-il pas raconter les événements de sa vie ? S'il en est ainsi, notre affirmation sur l'œuvre de Christ en nous, que nous considérons comme l'essentiel dans la connaissance de notre maître, est battue en brèche et même renversée, notre principe d'orientation est condamné.

L'*histoire*, l'une de vos branches d'études, menace de renouveler vos embarras et de placer entre votre intention et votre activité d'évangélisation tout un travail intellectuel dont il ne vous est pas permis d'escompter le résultat sans devenir des croyants aveugles.

Nous trouvons sur notre chemin la question historique. Ce

n'est pas ma tâche spéciale de la résoudre, mais c'est précisément parce que je projette de vous parler d'un tout autre sujet que vous avez le droit de me demander : Que faites-vous de l'histoire ? Il est très commode de l'ignorer, mais est-ce sérieux ? est-ce prudent ? En laissant de côté la question historique, ne négligez-vous pas d'assurer la base de votre travail et ne bâtissez-vous pas en l'air ?

Je réponds : Je n'ignore pas l'histoire, mais je la mets à sa place. Prétendrait-on arrêter l'essor de la pensée chrétienne par la question historique ? Me dira-t-on : « Libre à vous de faire de la dogmatique, mais c'est un passe-temps étrange, et en outre c'est un pur jeu d'esprit tant que vous n'avez pas fixé votre *point de départ* par une étude historique. » Cette prétention et ce langage ne sont pas des hypothèses ni des figures de rhétorique : à ne considérer que la théologie actuelle et ses productions contemporaines, un homme du dehors pourrait s'imaginer qu'elle ne s'occupe que d'histoire et en conclure que la critique est le détroit que le théologien est obligé de franchir pour entrer dans la mer libre, ou l'écueil sur lequel il est jeté pour apprendre à ne pas s'aventurer plus loin. Il y aurait dans une semblable manière de voir ce genre d'illusion très-connu par lequel on juge de la grandeur des objets sans tenir compte de la distance. Je risquerai ici une comparaison : supposez un voyageur arrivant à Genève pour la première fois par la vallée de l'Arve ; il est derrière le Salève et, considérant cette masse qui frappe ses regards, il se croit très-éloigné et se demande, avec le découragement du voyageur lassé, s'il arrivera jamais au but. Pour nous, nous sommes aussi en marche ; notre but est la possession d'un ensemble d'idées qui nous permette de répondre à notre vocation. Ce but n'est pas seulement celui de notre génération, mais aussi celui de l'intelligence humaine qui doit serrer de plus en plus près l'ensemble de faits historiques et moraux qui porte le nom de christianisme. Nous ne sommes pas au terme de nos études et nous rencontrerons des montagnes sur notre route : la question historique des origines du christianisme est une de ces montagnes. Quelques-uns prétendent qu'elle empêche absolument de pour-

suivre, d'autres semblent penser qu'il faut la gravir pour parvenir de l'autre côté. Pour ma part je propose de la tourner, comme fait la route de Bonneville, me réservant d'y revenir plus tard à loisir : je n'ignore pas que nul ne connaît bien Genève qui n'est pas monté à Monnetier.

Parlons sans figures : je nie que l'histoire fournisse le point de départ de la théologie ; l'affirmer c'est méconnaître la nature du christianisme ; agir en conséquence c'est faire fausse route, s'imposer de graves retards, et si on s'obstine, c'est ruiner la théologie en lui ôtant sa base de certitude.

Ne perdez pas de vue votre intention première qui est d'être des disciples de Jésus-Christ, en prêchant et en transmettant la *vie éternelle* qui est en lui. Vous vous êtes attachés à Jésus-Christ parce qu'il possède et donne la vie éternelle. Est-ce l'histoire qui vous donne cette assurance ? Si jamais vous êtes tentés de la laisser échapper, demandez-vous alors ce qui pourra légitimement la détruire, en vous ôtant tout droit de la conserver sans parti pris aveugle.

Ce n'est que l'une ou l'autre de ces trois certitudes :

1^o Jésus n'a jamais existé.

2^o Jésus, eût-il vécu, ne peut donner la vie éternelle.

3^o La vie éternelle n'est rien.

De ces trois certitudes, la première appartient à l'histoire qui ne la touche que pour la renverser ; elle établit que Jésus est un personnage historique. Dans ces limites très-restreintes l'histoire, je le reconnais, fournit le commencement de la foi et de la science théologique.

La seconde de ces certitudes, concernant la relation de Jésus avec la vie éternelle, n'est pas étrangère à l'histoire puisqu'elle dépend, en partie, des paroles du Maître qui nous ont été transmises par les documents ; mais elle dépend surtout de la troisième qui n'est aucunement du ressort de l'histoire.

L'expression de *vie éternelle*, l'idée ou le fait qu'elle désigne, se trouvent dans les documents historiques du christianisme, mais ils n'y sont pas renfermés. Si vous voulez savoir ce qu'est la vie éternelle, vous avez autre chose à faire qu'à compulser les données scripturaires sur le sujet : questionnez un chrétien,

plusieurs chrétiens, interrogez votre propre cœur et votre conscience. Cette enquête établira :

1^o Que la vie éternelle est la vie douée de tous les caractères de la *perfection*.

2^o Que si vous ne la possédez pas encore, vous vous en *rapprochez* sous l'influence du Christ.

3^o Que le progrès déjà accompli dans votre vie et dans celle de l'humanité est un *garant* de la pleine réalisation de la vie parfaite sous l'action croissante du Christ.

Ces trois résultats seront pour vous acquis par une enquête restée étrangère aux écrits bibliques. Je sais bien que si l'enquête leur est restée étrangère, vous-mêmes qui en avez été l'objet, vous avez beaucoup reçu de ces documents ; ce sont eux qui vous ont présenté la figure du Christ, qui ont éveillé ou développé en vous les idées de perfection, de vie éternelle, avec l'espérance ferme de leur réalisation ; mais cet effet une fois produit, vous avez reconnu par la seule force de votre esprit que ces idées sont aussi des réalités et que celui qui les possède et les dispense est une personne vivante puisqu'il vous les communique.

La question du rôle de la critique se pose dans d'autres domaines. Prenez par exemple la philosophie. Vous voulez faire de la philosophie et vous vous mettez à lire les auteurs grecs ; la critique a aussi son mot à dire sur les philosophes grecs et leurs productions ; mais voyez sur ce terrain moins brûlant quelles sont les proportions de son rôle. Elle n'est souveraine que dans les questions d'histoire pure : si vous faites de l'histoire de la philosophie, c'est la critique qui vous éclairera sur la date et l'auteur de tel fragment ou de tel ouvrage, et votre travail sera misérable si vous la récusez. Mais vous faites de la philosophie proprement dite, vous analysez et vous groupez les idées, que vous importe alors que telle idée ait été mise en avant par celui-ci ou par celui-là, dans un lieu ou dans un autre, pourvu qu'elle soit vraie en soi. Avant la critique historique, il y a l'intelligence qui fait la philosophie ; de même avant la critique, il y a l'âme, le cœur, la conscience, il y a l'homme, il y a le Christ et il y a Dieu qui sont les objets de la théologie.

Ne croyez pas après cela que je méprise la critique en elle-

même et que je prétende m'en passer, elle a des services à rendre et elle est seule à pouvoir les rendre. Il est très important que les événements et les hommes par lesquels l'idée chrétienne a été préparée et dans lesquels elle est apparue dans le monde soient étudiés et dépeints tels qu'ils se sont présentés aux yeux des contemporains ; il est très important que le christianisme soit connu et décrit complètement, comme fait de conscience et comme fait historique. C'est à l'histoire qu'il appartient de faire la seconde partie de cette œuvre. Voilà pourquoi je vous ai dit qu'après être arrivé au but précis de mon voyage, je comptais bien visiter ses alentours qui contribuent à former sa physionomie.

III

M'appuyant sur l'analyse qui précède, je crois pouvoir répéter avec assurance mon affirmation : ce n'est pas en commençant par un travail de critique historique que nous arriverons à la possession du système, du corps d'enseignements que nous cherchons ; c'est en recevant et en examinant l'influence que le Christ exerce sur nous. Ce qui soustrait le christianisme, la foi et la théologie à la domination souvent meurtrière de la critique, c'est ce fait capital que le Christ n'est pas réduit aux proportions d'un personnage historique qui a vécu il y a dix-huit siècles, mais qu'il est une personne vivante et agissante aujourd'hui dans nos consciences et pour ainsi dire sous nos yeux. Son influence n'est pas seulement transmise jusqu'à nous par les générations précédentes et par nos éducateurs, elle s'exerce sur nous directement.

Je me hâte d'ajouter que ce fait ne doit pas être énoncé isolément ; il faut le mentionner avec ceux qui le complètent et l'expliquent. Le premier de ces faits complémentaires, c'est précisément le *caractère historique* qu'ont revêtu la personne et l'œuvre de Jésus à l'origine ; ce caractère, qui est transitoire et secondaire si on se place au point de vue (pour nous théorique) de Dieu et de la vie à venir, est de la plus grande importance quand on reste dans le point de vue de notre existence actuelle,

seul pratique et général. En oubliant ce caractère historique, on fait preuve d'inattention, on mutile la nature de l'homme terrestre qui, tant qu'il reste dans ce monde, est *psychique*, suivant l'expression de saint Paul, et on court le risque d'être puni en tombant dans les pires erreurs du mysticisme ou du rationalisme.

Voici le second fait à rapprocher de celui qui nous paraît central : l'influence directe que Christ exerce sur chacun de nous individuellement est multipliée par celle qu'il étend sur nous par l'intermédiaire de *l'ensemble dont nous faisons partie*. Cet ensemble comprend ceux qui sont ou qui ont été en relation avec Christ, il va au delà du temps et du lieu où nous vivons, c'est la chrétienté, ou le *milieu chrétien* dont nous parlions en commençant et dont nous devons nous imprégner sous peine de nous appauvrir.

Arrêtons-nous un moment sur l'action de ce milieu auquel nous appartenons et auquel nous voulons nous attacher, parce que c'est là qu'on reçoit l'influence du Christ. Il agit sur nous de plusieurs manières ; en premier lieu il nous fait partager des habitudes religieuses et nous inculque des idées élémentaires quand nous vivons de la vie inconsciente et dépendante de l'enfant ; puis il met entre nos mains la Bible pour que nous en fassions l'aliment quotidien de notre conscience et de notre esprit, et il l'accompagne de connaissances scientifiques simples attestant par exemple la réalité historique du peuple juif et de la vie de Jésus. Plus tard il nous donne une instruction religieuse systématique.

Au moment où *l'individualité* s'éveille, une question se pose pour chacun : « Ma volonté est-elle de rester dans cette communauté, de considérer comme mien cet ensemble d'idées et d'habitudes dont je me suis servi jusqu'ici ? » — Beaucoup résolvent la question pratiquement, sans examiner, sans même s'en apercevoir ; ils se séparent sans déchirement : il n'y a jamais eu qu'une communauté tout extérieure. D'autres demeurent sans que la vie générale devienne en eux personnelle ; ce sont des membres qui ne cessent pas d'être passifs. D'autres passent sans crise de la vie religieuse instinctive et transmise à

la vie religieuse individuelle ; ce sont des natures très exceptionnelles. Chez d'autres enfin, il y a la lutte, lutte pénible et souvent prolongée. En prenant connaissance et possession d'eux-mêmes en tous sens, ils aperçoivent des contradictions réelles, apparentes ou transitoires entre les phénomènes divers de la vie générale et ceux de la vie religieuse ; les doctrines qu'on leur a enseignées perdent alors de leur crédit, mais ils sentent bien que pour les abandonner il faudrait opérer une rupture douloureuse qui atteindrait une région plus profonde que leur intelligence. En réfléchissant ils finissent par se dire : « Je ne saurais me porter garant de la vérité absolue de toutes les parties, ni même de l'ordonnance de l'enseignement qui m'a été donné. Je ne vois pas très clair, mais j'ai assez goûté à la foi chrétienne pour savoir qu'elle est précieuse et bienfaisante : elle donne une base à la vie morale et satisfait celle du cœur. Je veux rester dans le milieu qui la transmet, l'entretient et la développe, parce que je vois dans la vie commune un secours très-puissant et probablement indispensable à ma vie propre. Mon intelligence sera plus éclairée quand ma conscience aura été fortifiée et purifiée. »

Il y a là une situation délicate, mais elle n'est rien moins que rare, et c'est faute de savoir s'y reconnaître que beaucoup souffrent et s'égarent plus ou moins longtemps. Sans doute on ne peut pas tenir pendant toute une vie le langage que je viens de rapporter, mais il exprime des sentiments sincères et hautement respectables, et il dénote une vue insuffisante, mais juste après tout, de ce qui est et de ce qui reste à faire.

Il faut alors que celui qui le tient soit encouragé par ceux qui l'entourent et qui sont plus avancés que lui ; leur conduite à son égard peut exercer sur lui une action décisive. Ici reparaît l'action du milieu sur l'individu arrivant à la majorité spirituelle : si on lui présente l'influence qu'il est disposé à rechercher, comme une autorité devant laquelle il doit s'incliner, on fait, sans être méchant, une œuvre qui trompe. En effet, on donne un ordre qui ne peut être exécuté, parce qu'il n'est pas clair. Vous avez affaire à un jeune homme chez qui s'est engagée la lutte entre l'individualité naissante et les traditions de culte et

d'idée qu'il a reçues ; il est assailli par une foule de questions inattendues, leur nombre le trouble et le jette dans l'incertitude. Vous allez à lui et vous lui suggérez ou vous lui déclarez nettement : voilà ce que tu dois croire ! Il sera peut-être effrayé, humilié, mais non pas éclairé, et avant tout il a soif de lumière. Ne sera-t-il pas plus sage et plus vrai de chercher à mettre de l'ordre dans le chaos qui frappe ses regards et confond son intelligence ? Ne vaudra-t-il pas mieux lui dire dans cette intention : « Regarde les personnes pieuses qui sont autour de toi, et ne t'occupe pas de celles dont tu n'aperçois que les dehors. Dans ces vies religieuses tu distingueras deux choses très différentes : d'un côté des habitudes, des pratiques, des idées, de l'autre un principe actif qui détermine leur attitude et leur conduite vis-à-vis des hommes et des événements. Examine de préférence le principe, cherche à te rendre compte de sa nature et de ses effets. C'est l'important ; si tu n'es pas mal entouré, tu reconnaitras dans ce principe une relation avec Dieu fondée sur le pardon, relation de soumission et de confiance à la fois, qui est une source de vigueur morale s'épanouissant en joie saine ou en consolation efficace. Après cela reviens à toi-même et demande-toi sincèrement si tu n'as pas avant tout besoin de ce pardon de Dieu. Tu le désireras, tu le demanderas, tu le recevras et la lumière jaillira sur ton chemin. Examine alors les habitudes, les idées et les pratiques de ces mêmes personnes ; tu y verras des secours ou des expressions de ce principe de vie, tu les respecteras et tu seras poussé à t'en servir. Il n'y aura dans cet usage aucune hypocrisie ; il n'équivaut pas à attester la perfection divine de toutes ces idées et de toutes ces habitudes, c'est un acte libre et réfléchi par lequel tu veux établir sur sa base ton existence spirituelle et morale tout entière. »

Ces sentiments, qui mènent à bonne fin la crise de l'individualité, demeurent dans le chrétien adulte et convaincu ; il les conserve pour se maintenir dans une communauté qui n'est pas absolue, mais qui est toujours bienfaisante, il les garde pour surmonter d'autres conflits moins violents, mais possibles dans une vie d'épreuve comme la nôtre.

IV

Après avoir fait ces deux observations, il me sera permis d'insister de nouveau sur cette communion individuelle et actuelle avec le Christ qui est le foyer de notre vie religieuse. Là est le lieu de refuge où n'entrent ni l'incrédulité profane, ni le dogmatisme intellectualiste, le sanctuaire où la révélation et le surnaturel sont des réalités de chaque jour et d'où l'on peut saisir et défendre le surnaturel et la révélation historiques. On s'égarera toujours dans l'attaque et dans la défense du christianisme, quand on ne se portera pas sur le point central qui est la communion avec le Christ glorifié et par lui avec Dieu, nous rapprochant de plus en plus de la vie parfaite et future que l'Écriture appelle par excellence la vie.

Il faut se prononcer sur la réalité de cette relation actuelle avec le Christ. Si on la nie, le christianisme est pour ses adhérents un ensemble de faits historiques intéressants et de thèses philosophiques qui leur est parvenu par transmissions successives, remontant jusqu'à ceux qui ont eu jadis une relation momentanée avec Dieu ou avec Jésus. Cet ensemble a été augmenté et précisé par quelques générations de chrétiens. Les chrétiens d'aujourd'hui gardent ce dépôt pour le transmettre à leur tour et le faire revenir un jour à celui qui l'a confié. C'est un trésor dont ils reconnaissent la valeur, mais dont ils ne tirent aucun profit ; c'est le talent que le serviteur paresseux et inintelligent craint de perdre, qu'il enferme avec soin, mais qu'il néglige.

Si on attaque ce christianisme, je ne le défends pas. Si c'est une religion, ce que je n'affirme pas, elle est idolâtre. Mais qu'on y prenne garde : le mal qui résulte de ce christianisme n'est pas très dangereux. Le règne d'une semblable orthodoxie tout extérieure est bien fini, s'il a jamais commencé ; l'empire appartient aujourd'hui à l'incertitude dogmatique. Les uns y sont condamnés et voudraient en sortir, les autres s'y complaisent et s'y trouvent dans leur élément. C'est cette indétermination qui est notre plus grand danger et le plus prochain.

Nous voulons y échapper, et voilà pourquoi nous cherchons à éclairer notre route, à en marquer le point de départ, à en fixer la direction.

Grâce à l'incertitude qui est l'effet de plusieurs causes, on ne sait plus bien ce qu'on attaque ni ce qu'on défend, on ne reconnaît ni ses adversaires ni ses amis, on est quelquefois entraîné à tirer parti de cette triste situation, comme font les sourds qui ne veulent pas entendre et les pêcheurs en eau trouble. Qu'on soit coupable ou victime, il arrive trop souvent qu'on semble faire de grands efforts pour renverser le fantôme d'orthodoxie qui vient de nous apparaître, lorsqu'en réalité on tend à détruire la relation spirituelle avec le Christ qui fait le fond de la vie chrétienne.

Or sur ce point-là on ne sera jamais assez respectueux. Quoi ! Les haines s'inclinent devant les affections personnelles d'un adversaire politique, et on blesserait sans remords le plus profond de mes sentiments, celui qui m'unit à la personne de mon Sauveur, et qui donne à ma vie sa grandeur et sa joie ! Cette pensée n'arrêtera-t-elle pas la raillerie sur les lèvres d'un incrédule ?

Dans les heures de doute où on ne lutte qu'avec soi-même, il y a aussi quelque chose de bienfaisant à se mettre en présence d'une personne plutôt que devant une doctrine. On est alors semblable à celui qui, séparé d'une personne chère, est amené par les circonstances ou par des rapports à se demander si cette personne est bien digne de sa confiance. Il pèse ses souvenirs, les rapproche de ce qu'on lui a dit ou de ce qu'il a cru observer lui-même, et il hésite ; il cherche à être équitable, à rester froid, mais il ne le peut pas, il ne le doit pas ; cette pensée le poursuit et renaît sans cesse : « Pourtant si je le soupçonne injustement, je l'offense, et s'il l'apprend, il sera blessé. » Telle est bien notre vraie situation vis-à-vis de notre Sauveur, avec cette différence cependant qu'il n'y a pas entre lui et nous égalité de rang, ni réciprocité de services. En cas de doute, la faute sera tout entière de notre côté, et infiniment accrue par la grandeur des bienfaits refusés.

Enfin, si le fait capital du christianisme est bien cette rela-

tion du croyant avec le Christ, n'y trouvera-t-on pas avec la lumière dans la vie la lumière dans la science? N'aura-t-on pas fait faire un grand pas à la théologie? On posera ce fait comme axiome et on le décrira; puis on constituera d'une part une théorie de l'éducation chrétienne, embrassant tout ce qui forme la théologie pratique et toutes les questions ecclésiastiques, et d'autre part on établira autant de disciplines théologiques qu'il y a de sources ou de méthodes différentes pour arriver à la connaissance. A l'histoire appartiendrait tout ce qui est acquis par le témoignage; à l'anthropologie descriptive tout ce qui est révélé par l'observation, à la théologie proprement dite tout ce que trouve la spéculation.

V

Je n'ai guère parlé jusqu'ici que de ce qui concerne toute personne cultivée; je n'ai pas oublié pour cela l'étudiant en théologie. Tout ce qui est vrai du chrétien majeur l'est également du théologien. Les faits que j'ai relevés sont plus caractérisés chez lui; les circonstances le contraignent plus nécessairement à se prononcer, la lutte est plus vive, mais la voie à suivre est la même. A lui plus qu'à un autre il est nécessaire de rappeler que le christianisme est essentiellement une relation personnelle avec le Dieu saint par le Christ éternel, parce que lui plus qu'un autre est exposé à se renfermer dans la sphère de l'intelligence et par suite à poser la question du christianisme sur le terrain de l'histoire ou sur celui de la philosophie. N'oublions jamais que l'histoire n'est que l'une des faces du christianisme, et que la philosophie, si parfaite qu'on puisse la supposer, n'en sera jamais que la théorie. Le christianisme est un fait très complexe ou un ensemble de faits. Si on veut connaître et juger le christianisme, il faut réunir tout ce qui le constitue. Le physiologiste qui veut connaître les phénomènes et les lois de la vie du corps procède sur des êtres vivants et sains; le théologien qui n'étudierait le christianisme que dans des systèmes ou dans des faits passés serait comparable au physiologiste travaillant seulement sur des cadavres et des estro-

piés. Il n'y aurait pas lieu de s'étonner s'ils arrivaient à déclarer l'un que la vie est une illusion, l'autre que le christianisme est une rêverie ; mais leur verdict serait sans valeur, l'enquête s'étant systématiquement tenue à l'écart des faits essentiels.

Le théologien est donc tenu de ne jamais oublier les éléments, d'y revenir sans cesse, surtout lorsqu'il veut faire un système logique de ce qui est une vie et une relation personnelle. Voilà pourquoi je me suis permis de les rappeler un peu longuement. Un autre devoir s'impose à lui : le devoir de vivre dans ce milieu qui a été chargé de faire son éducation religieuse ; pour y vivre, il doit le connaître, dans son présent et dans son passé. Avouons-le, nous ne connaissons pas assez notre famille religieuse. Quelques-uns seraient peut-être même tentés de faire bon marché de leurs ancêtres spirituels qu'ils pensent avoir dépassés de si loin. Nous ne saurions partager ce sentiment, estimant que s'il y a des ignorances pardonnables et naturelles, aucune ignorance n'a le droit d'être fière d'elle-même ; il y a d'ailleurs une ignorance impardonnable, c'est l'ignorance de soi ; or nous ne nous connaissons bien que si nous connaissons ceux qui ont vécu avant nous, dont nous descendons et sans lesquels nous ne serions rien. Il peut être noble et désintéressé de refuser une succession qui nous est dévolue par l'incurie ou la volonté égarée du testateur, mais il est toujours ingrat et sot de répudier avec légèreté l'héritage spirituel de ceux qui nous ont fait naître.

Assurément tout n'est pas d'égale valeur dans ce patrimoine ; il est probable qu'une bonne partie en sera hors d'usage, mais ces réflexions doivent nous amener à accepter la succession sous bénéfice d'inventaire et non à la refuser. C'est bien à une sorte d'inventaire que nous procéderons et dans l'accomplissement de cette tâche nous aurons des surprises du genre agréable. La première pensée qui nous vient quand nous abordons les hommes et les idées du XVI^e siècle, c'est qu'ils sont bien éloignés de nous. Examinons, faisons le départ des idées, des conclusions, des spéculations, et des faits de la vie religieuse ; appliquons à la théologie de Calvin la distinction que nous conseillions il y a un instant aux jeunes gens incertains et

nous n'aurons pas de peine à retrouver chez le terrible prédicateur de l'absolue incapacité au bien et de la double prédestination, cette communion avec le Dieu Sauveur qui en tous temps a fait le chrétien, et ce désir de la répandre qui fera toujours l'apôtre.

Si nous apportons de la conscience à cette étude parfois ardue, elle ne sera pas stérile. En établissant ou en cherchant à établir notre distinction, nous apprendrons à mieux savoir ce qu'est en soi le christianisme, à ne pas confondre l'œuvre de Dieu avec ce qui l'accompagne et la trouble, à saisir la nature et la formation de la vie éternelle ; ainsi sera facilité et éclairé en nous le développement de nos convictions. La difficulté doit paraître bien grande en effet quand on regarde les nombreux chapitres et paragraphes d'une dogmatique ; il semble qu'il y ait là une accumulation faite à plaisir de difficultés pour l'intelligence et la mémoire, et, quelque peine qu'on se soit donnée pour s'en rendre maître, quelque succès qu'on ait obtenu, on se trouve en présence des devoirs professionnels avec des idées confuses et une démarche hésitante. La transition serait moins brusque et la préparation plus féconde si, pour étudier une dogmatique moderne ou ancienne, on avait sans cesse devant les yeux l'idée centrale ou le but de ce travail ; or ce but n'est pas spéculatif, il est essentiellement pratique, c'est la naissance et l'accroissement de la vie parfaite sous l'action du Christ. Avec cette pensée on découvre que toutes les parties en apparence si diverses sont réunies en un corps par un lien organique, que ce corps est comparable à un arbre grand et vigoureux, symbole de l'ordre et de la puissance, plutôt qu'aux innombrables appartements d'un vieux château, où l'étranger s'égare et demeure confondu. Alors l'anxiété de l'esprit n'est pas augmentée de celle de l'imagination : on comprend qu'il ne faut pas s'inquiéter de beaucoup de choses, et que si on trouve la seule chose nécessaire, tout le reste en sortira naturellement pourvu qu'on travaille avec persévérance.

En second lieu, nous saurons à quoi nous en tenir sur ces doctrines calvinistes dont on parle si souvent sans les connaître ; et nous serons moins exposés soit à défendre à outrance

ce qui compromet gravement et à bon droit le protestantisme évangélique, soit à abandonner à des attaques aveugles des portions précieuses de notre héritage. Nous ne sommes ni assez riches par nous-mêmes pour pouvoir nous en passer, ni assez pauvres pour faire argent de tout.

Enfin, je peux vous assurer que s'il y a quelque consolation en Christ, quelque communion d'esprit, nous les trouverons certainement dans la fréquentation de cet homme qui, comme tous les grands théologiens, fut un grand éducateur, et par là nous participerons à cette vie, qui se perpétue à travers les siècles et les systèmes parce qu'elle a sa source en Dieu et nous est peu à peu rendue par Jésus-Christ.

ERNEST MARTIN.
